

Tabula Pronta

Matias Echanove / urbz

Publié dans le PAV Living Room Magazine, en juin, 2024



La vue depuis le bureau de urbz au premier étage du 13 chemin de la Marbrerie.

Partie 1: Reconnaître

Résident d'un bâtiment au 13 rue de la Marbrerie dans le quartier de Grosselin, je passe un certain temps à observer la vue depuis la fenêtre. Je vois un amalgame d'ateliers, d'immeubles de bureau, de maisonnettes de tailles diverses, de structures indéfinissables et plus ou moins temporaires, quelques voitures parkées là où elles trouvent de la place, une grande étendue asphaltée, des barrières de chantier rouges poussées par les passants, des constructions en béton et en tôle qui ont été ajoutées au fil du temps, un vieux mur en pierre qui semble résister au changement.

Un paysage industriel anachronique dont il faut faire table rase ? Un vide urbain à remplir ? Il laissera bientôt place à un plan propre en ordre... Mais ne retenons pas notre souffle, nous n'y sommes pas encore !

Le quartier que nous contemplons encore aujourd'hui n'est pas le produit d'un plan, mais plutôt la somme d'usages et d'interventions qui se sont enchevêtrées au fil du temps. Formes biscornues, passages étroits, maisons de sorcières, cul-de-sacs aménagés, murs aveugles auxquels sont adossés des parkings à vélos, cabanes à trois étages, extensions illicites, gros

immeubles qui n'attendent qu'à être surélevés... Ces fragments donnent au lieu un certain caractère et nous laissent imaginer son potentiel.

À la *tabula rasa* du plan il est peut-être temps de répondre par la *tabula pronta* du lieu. Même si le plan prend des années à être réalisé pièce par pièce, même si certaines structures sont préservées, il contraint tout futur développement à se conformer à un cadre donné une fois pour toute. Le plan fixe l'espace dans la durée. A l'inverse de l'approche de la *tabula rasa*, la *tabula pronta* affirme que le lieu lui-même est fertile, qu'il est habité et que les conditions de son évolution s'y trouvent déjà. Le rôle de l'urbanisme n'est dès lors pas d'astreindre les évolutions possibles mais plutôt de soutenir l'émergence d'un quartier de vie et d'activité qui existe en puissance.

Un autre présent est-il possible? Comment construire l'avenir en s'appuyant sur l'existant?

Comme Patrick Geddes, on peut utiliser la méthode de la "chirurgie conservatrice": on estime que ce qui a pris forme au cours des générations précédentes a de la valeur et on s'efforce de le réemployer. Si on détruit c'est avec parcimonie et respect pour le contexte et l'environnement. Le travail de l'urbaniste n'est pas de faire place à de nouvelles constructions, mais plutôt de composer avec ce qui est déjà construit tout en permettant à de nouveaux usages et de nouvelles formes d'apparaître. Geddes considère la ville comme une création collective intentionnelle mais non planifiée, un écosystème qui peut évoluer vers plus ou moins de sophistication selon les impulsions que nous lui donnons.

Comme Patrick Bouchain on se permet de faire - on contextualise le projet avec les caractéristiques du site et de ses usages, mais surtout on se donne la liberté d'essayer, d'expérimenter, de faire autrement. On apprend en faisant, on partage les connaissances, on se remet en question, on innove. Entre le plan et la construction, l'architecte et l'artisan, l'urbaniste et l'habitant, on réduit l'écart et on rétablit une communication immédiate qui s'est perdue dans la bureaucratisation des projets urbains. Grosselin, avec les personnes qui y vivent et y travaillent, regorge de forces vives.

Comme Jane Jacobs on encourage les activités qui donnent vie au quartier et on évite à tout prix le zonage fonctionnel. On pense à l'économie du point de vue local et à la localité du point de vue éco-systémique: Quelles activités renforcent la vie du quartier ? Comment l'aménagement peut-il soutenir le développement des activités existantes ? On encourage la diversité du tissu urbain et économique pour favoriser l'emploi et l'innovation. On ne limite pas les possibilités d'usages en ségrégant lieu de vie et lieu de travail dans les plans urbains. On ne considère pas l'implantation d'entreprises artisanales et industrielles comme un frein au développement du PAV mais comme une énorme ressource sur laquelle on doit s'appuyer.

L'art de bâtir les villes, selon Camillo Sitte, s'est perdu au fur et à mesure que les bâtisseurs se sont distanciés du contexte sur lequel ils opéraient: "Les établissements anciens n'ont pas été conçus sur la planche à dessin, mais ils se sont formés petit à petit *in natura*. On tenait compte spontanément ce qui frappait l'œil *in natura*, et on négligeait tout ce qui n'est visible que sur le papier". (Sitte, 1996. p.58)

Mais il n'y a apparemment pas de place dans la cité moderne pour "le pittoresque à la Camillo Sitte"¹. La pratique ancienne des villes semble loin de nous et aucune nostalgie mal placée ne devrait nous égarer. La construction de la ville de demain n'exige-t-elle pas l'usage de techniques de pointe, une coordination fine entre les forces actives de la ville - fonds d'investissements et administration publique en premier lieu? Le développement urbain n'est pas l'affaire d'artistes, mais le fruit de projections chiffrées, de planification complexes, de négociations multipartites, de visions politiques, le tout dans un cadre réglementaire strict qui vise à préserver des standards de qualité urbaine.

Si le trait architectural est droit, si les plans sont carrés, si les projets urbains *in fine* se ressemblent tous, c'est parce qu'ils ne font que mettre en forme des projections dont l'origine ne se trouve pas dans le lieu même, mais dans les plans financiers et les normes - c'est ce que nous appelons "spreadsheet urbanism", l'urbanisme de tableur Excel. Le rôle de l'architecte semble se réduire à traduire l'espace en données, tout en optimisant le retour sur investissement par mètre carré. La puissance de calcul des logiciels rend la planification toujours plus précise, et le projet toujours plus générique et éloigné des particularités du lieu, des usages et des intentions de celles et ceux qui l'habitent.

Ainsi le projet s'impose (et s'oppose) à la réalité immédiate, l'espace numérique à l'espace existant. On cherche malgré tout à souligner la valeur symbolique de certaines structures industrielles en les préservant. Elles deviendront la trace d'un vécu que le projet tend à effacer. La mémoire vive des lieux laisse place au "neuf". Mais ce neuf n'est que la énième version d'un urbanisme de tableau Excel qui se décline à l'infini. La logique qui fait fi des particularités des lieux existants s'impose avec la même force partout dans le monde.

Nous avons pourtant tout ce qu'il faut à Genève pour produire une ville qui dépasse un imaginaire de prospectus immobilier : un capital humain exceptionnel de par sa diversité; une profonde culture démocratique, une administration publique compétente, un accès à des ressources financières considérables, une conscience environnementale collective toujours plus affirmée. Nous sommes situés au centre d'une constellation de villes qui continuent d'expérimenter dans le domaine du design urbain : Bâle, Zurich, Milan, Paris, Nantes... Nous avons les moyens de produire un urbanisme qui prend ancrage dans l'existant - c'est-à-dire non

¹ Rapport du collège d'experts du MEP sur le secteur de l'Etoile - février 2015. p.58

seulement l'espace déjà construit mais aussi les dynamiques écologiques, sociales, économiques et créatives à l'échelle locale - pour produire la nouveauté.

Pourquoi la nouveauté devrait-elle prendre ancrage dans l'existant? Ne faut-il pas justement faire table rase du passé pour innover?

Travailler avec l'existant ça veut d'abord dire révéler et activer les potentialités en s'appuyant sur les usages qui s'inscrivent dans l'espace et lui donne forme. C'est donc un travail d'observation, mais aussi d'engagement avec celles et ceux qui habitent et façonnent le lieu (ou qui pourraient le faire). Comme l'a bien compris Ivan Illich, loger et habiter sont deux choses différentes, "Habiter, c'était demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage." (Illich, 1984). Les architectes savent produire du logement, mais ils ne peuvent pas faire vivre un habitat, cette tâche appartient à celles et ceux qui habitent le lieu. En s'appuyant sur l'existant on se sert des particularités du lieu et de ses usages pour créer de nouvelles situations qui font le lien entre le passé et l'avenir.

Sortir de la répétition des schémas urbains contemporains est à la fois intuitif et difficile. Ce qui rend les choses compliquées c'est que nous avons un système bien rodé qui fonctionne et auquel nous nous sommes astreints. Inventer des nouvelles formes de financement, chercher d'autres sources, ça se fait déjà - coopératives ou crowdfunding notamment. La construction incrémentale, ou l'on construit petit-à-petit en fonction des besoins et des moyens est, elle aussi quelque chose qui peut s'inscrire dans un plan financier. Ce qui est plus difficile c'est de s'affranchir des normes qui structurent les projets au point de rendre impossible les expérimentations typologiques, la diversification des usages, ou des manières de construire plus économes et écologiques. Les normes sont des contraintes qui se sont imposées en réponse à un développement urbain souvent peu soucieux de la qualité de vie et de l'environnement. Elles évoluent (lentement, certes) et le cadre réglementaire peut être adapté aux besoins émergents - écologie, mobilité douce, concertation... Il faut réussir à composer avec ce cadre formel sans s'y limiter. Les normes font, pour ainsi dire, partie du paysage.

Partie 2: Créer

La force de l'existant c'est que pour l'appréhender nous n'avons besoin de rien d'autre que notre présence et notre désir de découvrir. Certaines choses qui sont impossibles à communiquer sur plan semblent évidentes dès qu'on s'imprègne du lieu. Un ami architecte Lituanien, Vytautas Baltus, m'a rendu visite récemment. Voir le quartier avec lui m'a aidé à reconnaître ses qualités.

Dans l'immeuble du 13, des espaces partagés plus ou moins aménagés, vastes, ouverts et appropriables, meublés comme notre bureau de pièces rapportées. Les autres occupant.e.s.x de notre étage: Le collectif de la grève féministe, un groupe d'artistes ukrainiennes, le collectif

Vendredi qui s'installe dans l'espace commun une fois par semaine. A côté, des scénographes, des graphistes, des artistes, des programmistes, des gens impliqués dans la réinsertion professionnelle ou l'intégration des personnes migrantes. Tout un monde circule, se rencontre et fait vivre cet immeuble qui fut jusqu'à peu le bureau des enchères de l'office des poursuites, et avant ça une reliure encore avant un entrepôt pour droguerie.

Nous faisons le tour de ce bâtiment solide qui pourrait tenir encore 100 ou 200 ans sans problème, mais qui est voué à être détruit pour laisser place à de nouveaux immeubles. Nous montons au dernier étage pour voir s'il est possible d'accéder à la terrasse. C'est dimanche et personne ne semble être là. Une porte s'ouvre, une artiste nous laisse entrer dans son atelier et depuis sa fenêtre, nous accédons à la terrasse. Le Salève est tout proche. On voit le Jura au loin. Une vue imprenable sur la zone en devenir. Des structures industrielles tapissent l'espace. Elles sont parfois séparées les unes des autres par une route ou une ruelle, parfois elles se juxtaposent. Du neuf, du vieux, de l'activité, de l'espace, de la densité, de la diversité, du potentiel.

Nous sortons du 13 et traversons le parking de l'immeuble situé entre le nôtre et la route de St Julien. C'est une barre de logement grise comme tant d'autres. En fin de journée, des jeunes et des moins jeunes se retrouvent en bas de l'immeuble pour discuter en fumant. Entre une route cantonale et un parking, au rez d'une barre, un bout de quartier a pris vie. Le quotidien prend possession des lieux et s'enracine. Les relations se tissent, les gens s'approprient l'espace. Ils traînent là où selon le plan, ils auraient seulement dû passer, sur le chemin entre logement et travail.

Accolé à la façade borgne de notre immeuble, un terrain vague qui ressemble presque à un parc avec sa pelouse et ses jeunes arbres qui prennent racine, eux aussi. On a envie d'y accéder mais on ne peut pas parce que ce bout de verdure est entouré de grillages. C'est là, sur la parcelle comprenant le numéro 13 et ce terrain vague verdoyant, qu'est prévue la construction de deux immeubles sur dalle avec un parking en sous-sol. On ne peut s'empêcher de penser que c'est dommage, surtout qu'en face de ce parc en puissance on trouve une série de petites maisons qu'un architecte appellerait sans doute "ordinaires" et qui pourtant nous semblent, à Vytautas et moi-même, extraordinaires de par leur capacité de créer un univers à la fois à part et partie intégrale de la zone industrielle.

Un jardin, une table et des chaises entre les arbustes et des herbes folles qui couvrent le sol et grippent sur les murs d'une maison jaune pâle avec des volets qui devaient être rouges il y a longtemps. Un toit en tuile romane. À côté une sorte de cabanon en tôle, ordinaire lui aussi, qui semble tellement à sa place ici qu'on ne le voit que si on prête vraiment attention. Il fait le lien entre la zone industrielle et ces petites maisons. Il nous rappelle que cette zone est industrielle mais aussi artisanale. Un lieu de travail, mais aussi un lieu de vie, où l'ordre est émergeant plutôt

que permanent. Une composition urbaine qui parle des usages plutôt que des normes. Un moment plus qu'un espace planifié.

Des maisons comme celles-ci, il y en a plusieurs le long du chemin du Faubourg-de-Cruseilles. C'est une sorte de hameau de maisons ouvrières. Certaines sont conservées dans le master plan pour le secteur Grosselin du PAV. On espère sans trop y croire qu'elles ne seront pas réduites à l'état de symboles du passé, et qu'elles pourront, au contraire, contribuer à maintenir une diversité d'usages et de styles de vie dans le futur quartier. Nous tournons autour d'un petit immeuble industriel dans lequel se trouve une entreprise de plomberie et nous arrivons dans un parking un peu caché de la rue mais que je vois très bien depuis la fenêtre de mon bureau. D'ici on a un point de vue unique sur l'immeuble de style brutaliste du 13 chemin de la Marbrerie. Nous sommes dans un petit parking qui borde une grande surface asphaltée et vide dont l'accès est fermé par des barrières et un grillage.

Entre deux voitures, un homme d'une cinquantaine d'années est assis au bord d'une place vide. Il fume en nous regardant. Il se demande ce que nous faisons là dans son petit coin tranquille où il vient probablement le week-end ou en soirée quand personne ne travaille et peu de voitures sont garées.

- Bonjour...
- Bonjour, je montre le quartier à mon ami qui me rend visite de Lituanie. Mon bureau est juste là, au 13.
- Ah, vous êtes artiste?
- On peut dire ça. Et vous, vous faites quoi?
- Je suis menuisier. J'habite dans l'immeuble ici.
- Ah ok. Ça va bientôt bouger par ici...
- Oui, ils vont construire de nouveaux immeubles. Je n'ai pas vu le plan mais j'espère que ça sera bien. Mais vu ce qu'ils font ces temps-ci, je ne me fais pas trop d'illusion.
- C'est ça... ils vont détruire le 13 pour construire un autre immeuble.
- Pourtant il a l'air solide. On pourrait le garder celui-ci et ajouter un ou deux étages. Parfois on détruit pour reconstruire en moins bien.
- Oui, il y a pas mal de choses qu'on pourrait garder par ici en effet. Vous êtes bien ici avec ce rayon de soleil...
- C'est mon spot. Je suis tranquille ici le week-end. Il ne manque qu'un banc et une fontaine. Et un arbre pour l'ombre en été.
- Parfait! On pourrait la construire ensemble, cette petite place!
- Haha - oui dans un autre monde.
- On ne sait jamais... C'est aussi comme ça que se font les quartiers. Passez nous voir au 13, il y a souvent des événements ouverts au voisinage et au public. On est au premier.
- Oui volontiers.

- A la prochaine!
- Salut!

Le menuisier, usager du dimanche, a une idée assez claire sur les interventions qui pourraient révéler les qualités de ce lieu. Mais comment la connaissance intuitive de la réalité qu'il habite, au côté d'une multitude d'autres expériences du lieu, peuvent-elles guider l'évolution d'un quartier ?

Quand on est à l'intérieur d'un lieu, l'usage prend tout naturellement précedence sur le plan, les moyens sur les fins, l'expérience sur l'expertise, le processus sur la forme, le temps sur l'espace.

Sans garde-fous administratifs et légaux le menuisier aurait peut-être déjà construit un banc, planté quelques graines, arrosé une plante, repeint une façade. Et d'autres l'auraient peut-être rejoint. Auraient-ils fini par occuper le parking, casser le béton, construire une cabane ?

La seule façon de le savoir c'est de le laisser faire, dirait Patrick Bouchin. Non, il ne dit pas laisser mais "permettre". Donner la liberté de faire. Sous quelle forme? Avec quelle méthode permettons-nous de faire? Permettre ce n'est pas seulement donner l'autorisation, mais donner les moyens, accompagner. Et effectivement, prendre le risque de se tromper et devoir defaire et refaire. Aujourd'hui le message est ambiguë. Le bâtiment dans lequel se trouve mon bureau est géré par Ressources Urbaines, une coopérative culturelle. Il est plein de vie mais voué à la destruction. On a le permis de faire dans l'intérim de la planification.

Ce qui frappe le plus l'œil depuis ma fenêtre, ce sont ces barrières de chantier blanches et rouges qui contrastent avec le gris du béton, le brun foncé des immeubles. Elles semblent n'être là que pour protéger les chardons, laitrons et centaurees qui poussent dans les failles du revêtement asphalté. Les barrières indiquent surtout qu'en dehors d'appropriations furtives, aucun usage du lieu ne peut se faire avant la reconstruction. Tout semble fait pour que cet espace soit le moins habité possible. Mais pourquoi se priver de l'énergie créative présente ici et maintenant ? Marbrerie 13, Usine Parker, les autres personnes habitant et travaillant dans le quartier sont forces de proposition. On peut passer du temporaire au transitoire, tester et préfigurer les usages. Pour cela il faut accepter d'ouvrir le plan, d'accompagner les projets, de chercher les points d'entente entre les enjeux économiques, environnementaux et sociaux.

Les propriétaires et l'Etat maîtrisent l'espace, il ne reste donc aux usagers à occuper le temps. Le temps présent bien-sûr, mais aussi le passé, la mémoire du lieu - celui-ci nous appartient fondamentalement, et aucune destruction matérielle ne peut l'effacer. Ce lien entre la mémoire et le moment présent que Henri Bergson appelle "la durée" est celui que nous devons investir pour créer notre réalité.

Cet ancrage dans la mémoire couplée à l'appropriation du présent a le potentiel de libérer les énergies créatives dont les planificateurs ont besoin pour faire du neuf. La construction collective du neuf, couplée à la mémoire inscrite dans les lieux, sont des moteurs de l'évolution humaine selon Patrick Geddes. Cette évolution donne du sens aux choses, aux lieux, au moment présent. Elle permet de répondre à ce qui vient à nous, cet "à-venir" que nous n'avons jamais su anticiper et encore moins maîtriser.

Partie 3: Connecter

Les urbanistes du PAV estiment qu'on peut améliorer le quotidien de la population et répondre aux enjeux environnementaux en aménageant la ville au mieux. Leur marge de manœuvre est toutefois limitée par les exigences de gestion et d'efficacité, les attentes programmatiques, les plans financiers, les contraintes techniques, les enjeux politiques... La concertation, obligatoire depuis peu à Genève pour tous les plans d'aménagement urbains, peut permettre de sortir de l'urbanisme de tableur Excel et soutenir les efforts des urbanistes. La prendre au sérieux veut dire l'inscrire dans la durée - du passé au présent, du présent à l'avenir - en amont et au-delà du moment T du projet urbain.

La concertation doit considérer comme habitantes d'un lieu non seulement les personnes qui y logent mais aussi celles qui y travaillent ou s'y intéressent pour une raison ou une autre. Les espèces animales et végétales indigènes ou autonomes elles aussi habitent le lieu. En effet, si l'aménagement urbain est une conversation avec le milieu, il doit également reconnaître les entités non humaines en tant que protagonistes et co-auteurs du projet : Qu'est-ce que les oiseaux, les chardons et cette vieille structure industrielle nous racontent sur le monde dans lequel nous vivons ? Quelle direction nous indiquent-ils ? Comment pouvons-nous profiter au mieux de notre coexistence ?

L'écrivain Amitav Ghosh explique que les histoires ont le pouvoir de relier les êtres humains entre eux et avec d'autres formes de vie. Les lieux que nous façonnons sont déjà habités, non seulement par d'autres humains et non-humains, mais aussi par des récits, qui existent dans un monde au-delà du temps et de l'espace. Nous ne sommes pas les seuls à parler ; le monde nous parle sans cesse, mais souvent nous restons sourds. Les nouvelles histoires que nous nous racontons ne sont jamais aussi puissantes que lorsque nous les intégrons dans le contexte existant. L'enracinement n'enlève rien à la créativité. Au contraire, il est source d'inspiration, de pertinence et de durabilité.

C'est seulement en se plaçant à l'intérieur du lieu que les concepteurs et conceptrices pourront contribuer à son évolution. Il faut savoir se mettre à table et se servir de l'existant (tabula prouta) plutôt que de chercher à faire le vide (tabula rasa) pour le remplir ensuite frénétiquement d'objets décontextualisés. La concertation permet de projeter tout en restant connecté à la réalité du lieu.

Le bon projet est à découvrir à la croisée des intérêts et des aspirations des personnes planifiant et habitant le lieu. Atteindre ce point de rencontre n'est pas simple. Il ne s'agit pas de chercher un consensus mou, une résignation mutuelle, une synthèse des contraires, mais plutôt un moment fort, une mise en réseau, un champ de tension créative, une émergence radicale, la matérialisation de ce que Bergson appelle l'élan vital. La problématisation de cette rencontre et son expression sous forme d'un programme, voilà le projet.

Le quartier émerge d'un processus, qui prend en compte une réalité multiple - locale et immédiate, institutionnelle et stratégique, foncière et économique. Il intègre les besoins de logement, d'espaces de création et d'activité, de lieux de vie et de rencontre, d'accueil de la biodiversité. Il réalise et transcende les objectifs quantitatifs de l'urbanisme de tableur Excel pour créer un projet véritablement novateur qui exprime le possible, non pas dans un futur distant et utopique, mais ici et maintenant.

Henri Bergson: *L'Évolution créatrice*. Presses Universitaires de France. 2013

Patrick Bouchain: *Le permis de faire, l'esprit plus que la lettre. Propos recueillis par Stéphanie Sonnette*. Espazium. 2017

Amitav Ghosh: *Workshop on storytelling and the planetary crisis. University of Lucerne*. November 3-4, 2023

Ivan Illich: *L'Art d'habiter*. Dans le miroir du passé : conférences et discours, 1978–1990, traduit par Maud Sissung et Marc Duchamp. 1984

Jane Jacobs: *The Death and Life of Great American Cities*. Random House. 1961

Camillo Sitte: *L'Art de bâtir les villes: L'urbanisme selon ses fondements artistiques*. Seuil. 1997

Volker M. Welter: *Biopolis: Patrick Geddes and the City of Life*. MIT Press. 2003

Département du territoire de l'État de Genève: *Rapport du collège d'experts du Mandat d'Études Parallèles sur le secteur de l'Etoile, Praille Acacias Vernets (PAV)*. Février 2015